



HAL
open science

Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on her 80th birth day

François Lagirarde

► **To cite this version:**

François Lagirarde. Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on her 80th birth day. *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 2003, 90-91, pp.539-544. halshs-02569801

HAL Id: halshs-02569801

<https://shs.hal.science/halshs-02569801>

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana
Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on her 80th birth day*
François Lagirarde

Citer ce document / Cite this document :

Lagirarde François. *Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on her 80th birth day*. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 90-91, 2003. pp. 539-544;

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_2003_num_90_1_3648

Fichier pdf généré le 08/02/2019

Asie du Sud-Est

Dedications to Her Royal Highness Princess Galyani Vadhana Krom Luang Naradhiwas Rajanagarindra on her 80th birthday, Bangkok, The Siam Society, 2003, iv-vii et 255 p., 14 articles, illustrations. [ISBN 974-8298-53-1, 599 bahts].

Doré sur tranche, relié simili lézard vert, *Dedications...* s'ouvre sur une photo couleur pleine page, soigneusement tirée sur papier calque pour plus de luminosité et de profondeur, de Son Altesse Royale la princesse Galyani Vadhana. On découvre à la suite, sur deux cent soixante pages imprimées sur papier glacé, une préface, un article d'introduction et treize articles scientifiques accompagnés de nombreuses illustrations, en noir et blanc ou en couleurs. Voici donc un volume qui entend marquer avec ostentation l'hommage que la Siam Society a voulu rendre à une princesse (sœur aînée du roi de Thaïlande) considérée à juste titre comme une protectrice des arts, des lettres et de toutes les sciences humaines en général.

La préface de *Dedications* a été rédigée par la présidente de la Siam Society et l'article d'introduction (« Thailand: A Monarchy in a Globalized World ») est signé du Général Prem Tinsulanonda. Cet ancien Premier ministre y explique pourquoi le destin de la Thaïlande « is firmly tied to the wise leadership and unifying force of [the] Monarchy ». Cette grave réflexion, à caractère politique, est le texte d'une conférence donnée à Washington D.C. en 2001 et n'a aucun lien direct avec les activités académiques de la Society. Mais juste après ce morceau de circonstance, onze articles en anglais, un en siamois et un en français emportent enfin le lecteur vers les grands domaines de prédilection et d'excellence de la Siam Society et de son *Journal* bien connu : épigraphie, histoire, littérature, arts et archéologie de la civilisation thaïe dans son environnement Sud-Est asiatique. Tous les auteurs de ces articles sont de vieux amis et collaborateurs du *JSS* et l'ensemble serait donc assez harmonieux s'ils avaient tous interprété dans le même sens l'appel à contribution de leur éditeur, si tant est que celui-ci ait été suffisamment directif. C'est ainsi que l'on trouve à la fois des présentations très générales (Charles Higham sur l'histoire de ses fouilles archéologiques en Thaïlande), des synthèses savantes (Peter Skilling sur Dvāravatī), tout autant que des articles s'intéressant à des sujets très précis voire très techniques (Hans Penth sur des inscriptions mineures du Lanna et sur les noms des villes de cette région). C'est sans doute là une des caractéristiques du genre *Mélanges* ou *Festschrift*, un travers ou une qualité, c'est selon. Ainsi ces *Dedications* inégales n'ont-elles pas de titre fédérateur (sinon, précisément, celui de « dédicaces », mais c'est un peu sobre) et nul n'a revendiqué l'honneur d'en être l'*editor*, ou le rédacteur en chef. Cela ne prouve pas son absence – il y en a de timides ou de discrets –, mais quelques détails mettent en évidence, pour paraphraser un auteur célèbre, certaines intermittences dans son travail éditorial : parfois remarquable, parfois totalement absent.

Cinq articles traitent directement d'épigraphie (ou des inscriptions) au sens large : « Charuek sueksa [étude sur les inscriptions] » par Toem Mitem (p. 7-64) ; « Dvaravati: Recent Revelations and Research » par Peter Skilling (p. 87-112) ; « Inscriptions I, from Pious Fable to Historical Facts » par Michael Wright (p. 113-120) ; « L'inscription thaïe

du Vatt Buddhaghosacary de Phnom-Penh (K. 1213) » par Olivier de Bernon (p. 137-144) ; « A Buddha Image Sponsored by Jao Luang Nòi In of Lampāng in 1841 » par Hans Penth (p. 189-210). Deux articles traitent d'archéologie : « Reflections on Thirty-three Years of Archaeological Research in Thailand » par C. F. W. Higham (p. 65-85), « The Chedi Sri Suriyothai Reconsidered » par Piriya Krairiksh (p. 121-136). Deux articles d'histoire nous proposent une lecture des documents hollandais et anglais sur le Siam du XVII^e siècle : « The Thasai Prince's Rebellion of 1642: A Forgotten Event in Ayutthayan History » par Dhiravat na Pombejra (p. 145-152) ; et « An Anonymous Pamphlet of 1690 Concerning Events in Siam in 1688 » par Michael Smithies (p. 153-187). Trois articles évoquent les arts visuels et le paysage urbain : « Photographs as Cultural Documentation » par M. R. Chakraborty Chitabongs (p. 211-225) ; « Mae Naak Opera Stage Sets » par Sumet Jumsai (p. 247-255) ; et « Thung Bangkok in the mid 1930s: A Personal Recollection » par Sirichai Narumitrekagarn (p. 227-233). Enfin, une sorte de réflexion littéraire ou mieux, un essai de moraliste, peut servir de conclusion d'ensemble à ce volume : « In Search of Indigenous Theories » par Chetana Nagavajara (p. 235-246), une communication d'abord rédigée en français mais traduite en anglais – comme on le regrette ! – pour ces *Dedications*.

Nous nous pencherons sommairement, dans les pages qui suivent, sur les seuls articles relatifs aux inscriptions ou à l'archéologie. Cette sélection a été faite par commodité et n'implique évidemment aucun jugement de valeur.

Examinons d'abord les articles traitant totalement ou partiellement d'épigraphie. Le premier est signé par Toem Mitem, le grand spécialiste de la paléographie thaïe et des inscriptions de Sukhothai en particulier. C'est une introduction à l'étude de l'épigraphie locale (« *Charueksueksa* ») enrichie d'explications pratiques pour la lecture des stèles de l'époque de Sukhothai et de l'inscription n° 1 en premier lieu, la célèbre stèle de Ram Khamhaeng. Ce long article de 57 pages contient, à la suite du texte d'introduction, une série d'exemples sur l'usage du *i* long, de la consonne *kh* et de la pratique du redoublement consonantique avant l'invention (?) du *maihanakat* (par exemple : cakk = cāk) dans l'inscription n° 1. Il présente ensuite un certain nombre d'inscriptions parmi les plus connues (l'inscription du Wat Sri Chum [n° 2], l'inscription de Ram Khamhaeng [n° 1], l'inscription du bois des Manguiers [n° 4], etc.) agrémentées des photographies de leurs estampages. Il s'agit pour l'auteur de suivre l'histoire dynastique de Sukhothai à travers un choix d'inscriptions ou de citations tirées de ces inscriptions. Ainsi sa présentation de la longue et difficile inscription n° 2, qui comporte 107 lignes sur une face et 95 sur l'autre, se termine-t-elle à la ligne 49 de la première face. Comme tout cela n'est guère expliqué, le lecteur exigeant sera vite décontenancé.

L'article se termine sur un appendice qui contient des explications relatives à l'utilisation de certaines lettres ou mots utilisés à la place des chiffres, puis, enfin, les tableaux des consonnes, voyelles et signes diacritiques des trois grandes inscriptions de Sukhothai (1, 2, 4). Ces tableaux sont malheureusement reproduits en trop petites dimensions et leur lecture est pénible. Il est donc regrettable que la mise en page de cet article ait été un peu négligée, sans doute parce que l'organisation interne du texte posait des problèmes difficiles à surmonter. Mais l'éditeur aurait dû comprendre le « style » d'*Atchan* Toem et recadrer l'ensemble pour le rendre plus cohérent.

D'aucuns diront, par ailleurs, que les inscriptions présentées sont bien connues et qu'il n'était nul besoin ici d'en restituer le texte (parfois partiel) en thaï moderne. Il est vrai qu'elles sont présentées avec des notes en bas de page qui expliquent les termes problématiques pour le lecteur ordinaire. Ces notes de vocabulaire sont légèrement différentes de celles proposées dans le *Recueil des Inscriptions de Thaïlande (Prachum Silacharuek,*

vol. 1). On se contentera donc d'apprécier les parties explicatives et techniques du vieux maître dans sa calligraphie infailible des lettres de Sukhothai, de loin la meilleure de toutes.

Il va de soi que, pour un *pandit* aussi traditionnel qu'*Atchan* Toem, la stèle de Ram Khamhaeng est bien ce qu'elle prétend être : un superbe document original de la fin du XIII^e siècle à la gloire de la civilisation thaïe naissante. L'article iconoclaste de Michael Wright (« Inscription I, from Pious Fable to Historical Facts ») vient donc contredire ceci avec d'autant plus de force que c'est un article apparemment bien construit qui repose sur une lecture parfaite des documents thaïs et occidentaux. Mais M. Wright est un professionnel de l'écriture et, faut-il le rappeler, il est l'un de ceux qui ont pris le parti, avec Piriya Krairiksh et Michael Vickery, de prouver vigoureusement la fausseté de l'inscription n° 1 (sur la controverse relative à cette épigraphe, voir par ex. *BEFEO* 81, 1994, p. 390-395). Ceci dit, on apprend dans cet article beaucoup de choses sur la littérature anglaise, mais rien de bien nouveau sous le soleil ardent de la polémique.

M. Wright nous rappelle d'abord sa surprise lorsqu'il entreprit la lecture des inscriptions thaïes dans leur langue et leur graphie originales : de toutes les inscriptions attribuées aux XIII^e et XIV^e siècles, une seule était facilement lisible, l'inscription n° 1. Cette surprise trouva son explication lorsqu'il apprit que, selon Piriya et Vickery, la stèle n'était qu'un document rédigé au XIX^e siècle dans un style « médiéval ». Plus loin, l'auteur précise que, comme les faux anglais du XIX^e siècle, la stèle contient des termes dont l'exotique archaïsme est fabriqué tandis que la notation des tons de la langue correspond à celle de Bangkok. Le roi Mongkut (r. 1851-1868), en concevant cette « fable », se serait-il inspiré de l'histoire politique et littéraire anglaise pour imaginer des détails tel que le trône pierre attribué au premier souverain thaï ? Cet article de M. Wright apparaît donc plutôt comme une série de questions supplémentaires – un peu dans tous les azimuts – à verser au lourd dossier de l'inscription n° 1.

L'article principal de cette série, voire de l'ouvrage dans son entier, est celui de Peter Skilling qui présente d'abord une liste des nouvelles découvertes (essentiellement archéologiques et épigraphiques) relatives au champ de recherches étiqueté « Dvāravatī ». Il évoque tour à tour le site de Thung Setthi (et le dégagement d'un stūpa), la carrière de Khao Phra, les médailles mentionnant en sanskrit les « mérites du glorieux seigneur de Dvāravatī », l'inscription du Wat Chantuk signalant une fille du seigneur de Dvāravatī (ou inscription K. 1009, partiellement publiée par Cl. Jacques dans le *BEFEO* 56 de 1969), les inscriptions en pali sur un *dharmacakra* (« roue de la Loi ») de Chai Nat, une image du roi Suddhodana, le père du Buddha, retrouvée à U Thong et enfin des stūpas de terre cuite de la région de Nakhon Sawan. Il montre ainsi l'apport de recherches nouvelles sur Dvāravatī tout en soulignant l'état d'ignorance générale sur le sujet.

P. Skilling met en évidence l'usage problématique qui est aujourd'hui fait du terme Dvāravatī, utilisé dans trois sens différents : 1) un État ou un royaume, 2) une période de l'histoire de la Thaïlande, 3) un style artistique. Bien entendu, lorsque les trois sens sont utilisés de concert et de façon incontrôlée on arrive à la pire des confusions : ce n'est pas parce que des objets du style Dvāravatī sont datables du IX^e siècle que le royaume de Dvāravatī était toujours politiquement actif à cette période.

P. Skilling nous rappelle donc que la preuve épigraphique restreint Dvāravatī à un royaume du VII^e siècle, limité à la moitié sud de la plaine centrale de Thaïlande. L'État semble avoir disparu au VIII^e siècle et, selon l'auteur, ne s'est jamais étendu aux sites auxquels il est parfois hâtivement associé tels Sri Thep, Muang Sema voire Haripunjaya (Lamphun). Il faut savoir gré à P. Skilling de cette rigueur scientifique qui est un rappel à l'ordre des historiens de l'art, dont les publications suggèrent parfois des interprétations qui débordent sans raison dans le champ de l'histoire tout court.

S'interrogeant ensuite sur le terme « Dvāravatī », l'auteur en rappelle le sens – « [ville] possédant des portes » –, ce qui serait donc le propre d'une cité fortifiée. Il recherche les occurrences du nom dans la littérature classique bouddhique indienne : elles y sont rares. Le nom est plus fréquent dans les littératures d'Asie du Sud-Est, mais il n'est souvent qu'un toponyme pour des cités imaginaires. Deux textes seulement (en pali et en thaï du Nord) évoquent nettement la Dvāravatī de la Plaine centrale de Thaïlande. Mais nouvel avertissement méthodologique : les toponymes sont le produit de « conventions » ou de « contextes » (disons de circonstances) changeants, réutilisables ou susceptibles d'être partagés, comme des noms communs ou des titres.

Dans les trois dernières parties de son texte, P. Skilling souligne quelques vérités de base, réévaluées, sur l'écriture, la langue, la religion et la culture de Dvāravatī. Il signale les plus récentes publications sur le sujet et conclut sur un avertissement solennel : si les sites continuent à être pillés pour être ensuite livrés au bulldozer et aux nappes de béton, il n'y aura bientôt plus de témoignages à ciel ouvert de l'existence même de Dvāravatī. Tout ceci est complété par une solide bibliographie de quatre pages ainsi que par des illustrations (photos et dessins) de pièces rarement visibles conservées dans des musées de province. Le « Dvaravati: Recent Revelations and Research » de P. Skilling possède donc tout pour devenir un classique du genre.

Olivier de Bernon présente « L'inscription thaïe du Vatt Buddhagosacary de Phnom-Penh (K. 1213) » commanditée par le général siamois Phaya Bodin qui conduisit les opérations militaires décidées par Bangkok entre 1840 et 1842. Cette inscription commémore l'installation de reliques du Buddha dans un stūpa tout en rappelant pourquoi la présence siamoise devint nécessaire – du point de vue du roi thaï Rama III – à cette date dans la capitale cambodgienne.

Cette publication de l'inscription K. 1213 nous parvient précisément durant l'année (2003) où les relations khméro-thaïes se sont dégradées à un point inouï, culminant avec le sac de l'ambassade de Thaïlande à Phnom Penh par des bandes organisées. Mais une des grandes qualités de ce travail – qui n'est certainement pas une provocation – est de mettre en évidence le rôle souvent idéologique des inscriptions en général. Dans le cas de K. 1213, il s'agit de pure propagande. La lourdeur des messages politiques s'oublie parfois à la lecture exaltante de certaines inscriptions (surtout les angkoriennes) chargées d'un lyrisme porteur, la traduction n'y étant souvent pas pour rien. Ce sont des documents historiques incontournables dont l'interprétation est plus que délicate. La religion, y compris le bouddhisme, y apparaît comme un moyen de manipulation privilégié et O. de Bernon souligne à juste titre que le général siamois qui voue aux enfers tous ceux qui pourraient s'attaquer à sa pieuse fondation (et donc à l'ordre imposé par Bangkok) est précisément celui qui ordonna en 1828 la destruction de Vientiane et de ses monastères.

La traduction de cette stèle et les commentaires qui s'y rapportent donnent naturellement envie d'en savoir plus. L'auteur, en ouvrant talentueusement le débat, nous fait alors regretter qu'il le quitte si tôt sans donner au lecteur plus de moyens de comparer ses données avec d'autres documents de l'époque. La traduction est bonne, elle fait cependant certains choix qui seraient susceptibles d'être discutés dans des notes de sémantique historique et comparée (par exemple l'expression *khet den*, ici en thaï, traduite par « province frontalière » en se fondant plutôt sur le sens du mot *khet* en khmer).

Hans Penth, quant à lui, nous propose la lecture d'une inscription en thaï du Nord dans un article intitulé « A Buddha Image Sponsored by Jao Luang Nòi In of Lampāng in 1841 ». L'inscription (datée de l'année 1841) se trouve sur la face avant du piédestal de la statuette. Elle rappelle les noms des donateurs et les vœux qu'ils ont faits à l'occasion de cette offrande. Ceci n'aurait qu'un intérêt technique assez restreint si les titres et l'origine

de ces personnes n'étaient mentionnés, ce qui donne au spécialiste des « Archives du Lanna » qu'est H. Penth l'occasion d'une savante interprétation. Il explique que le donateur en question n'est nul autre qu'un prince d'une des principautés du Lanna, Lampang en l'occurrence, ici nommée Sukhavadi, un petit État sous la suzeraineté de Bangkok depuis 1775. Il rappelle son histoire en citant les annales de Chiang Mai, Lampang et Lamphun rédigées par Phraya Si Singhathep en 1875. Ce prince de Lampang sera rappelé par Rama III à Bangkok où il mourra en 1843.

L'exercice est brillant car il éclaire le contexte historique de la domination régionale siamoise sur la base d'une inscription relativement mineure (tout ceci se passe à la même époque que les événements décrits par O. de Bernon dans l'inscription de Phnom Penh). À cet article proprement dit est joint un long appendice qui est une étude des différents noms attribués à la principauté de Lampang. Cette étude repose sur la lecture attentive des chroniques du Lanna bien répertoriées dans une bibliographie qui fait la part entre les textes originaux et les sources secondaires. Nous ferons respectueusement une seule réserve à propos du commentaire sur le nom Sukhavati esquissé par H. Penth. Il rappelle que ce nom est bien connu pour désigner le paradis du Buddha Amitābha et que son culte était établi « in what is now central Thailand as early as 500-700 A.D. as is shown by his statues found here ». H. Penth reprend ici une thèse de Piriya Krairiksh qui a cru reconnaître la représentation d'Amitābha dans certaines statues dites de la triade de Banaspati. En l'absence de toute preuve, notamment épigraphique, la plus grande prudence s'impose sur cette question.

Les deux articles d'archéologie présentés dans *Dedications* ne se ressemblent pas. C. F. W. Higham fait la chronique de trente-trois années de fouilles et de recherches en Thaïlande dans un récit agréable à lire où se mêlent expériences scientifiques, sentiments personnels et révélations sur les conditions de la recherche. L'article est illustré d'une douzaine de photographies qui nous montrent l'acteur principal du récit dans son environnement de travail. C. Higham nous rappelle les plus grands moments de l'histoire de l'archéologie en Thaïlande. Par exemple l'épisode de la datation des bronzes et des poteries de Ban Chiang, un long débat entre différents laboratoires, qui se termine, selon lui, par une conclusion sur l'occupation du site : non pas « as the guide books tell us, in 3600 BC but 1500 years later ». Évoquant ses recherches avec humilité, Higham nous montre que le point commun entre toutes ses fouilles réside dans le fait que chaque hypothèse ou modèle de développement imaginé au préalable s'est révélé faux. Aujourd'hui, grâce à ces travaux, on peut proposer l'idée d'un premier peuplement régional par des groupes humains venus d'Afrique pratiquant la chasse et la cueillette, puis l'expansion d'un second groupe de peuplement, des cultivateurs, à partir de 2300 avant J.-C. La coexistence de ces deux groupes, leurs échanges, leurs probables intermariages, conduiront à un usage partagé de l'agriculture et des techniques du bronze, puis du fer. En contact avec les réseaux de commerce maritime dans le golfe du Siam, ce sont ces populations qui tendront petit à petit à former de riches communautés qui émergeront enfin en principautés et royaumes.

Piriya Krairiksh, fidèle à lui-même dans « The Chedi Sri Suriyothai Reconsidered », s'attaque indirectement à un autre grand mythe de l'histoire de la Thaïlande, la reine Suriyothai (plus célèbre que jamais depuis qu'elle a été le sujet de la plus grosse production de l'histoire du cinéma thaïlandais en 2002), et propose une date nouvelle pour le monument qui aurait recueilli ses cendres, le Chedi (*cetiya*) Sri Suriyothai d'Ayutthaya. L'article est illustré de trois grandes photographies (hélas plutôt floues) dont une seule du monument en question, ce qui est un peu frustrant puisqu'il n'y a ni plan ni reproduction du décor architectural pour faciliter la lecture de certains passages descriptifs assez arides.

Piriya Krairiksh saisit donc l'occasion de cette publication pour rajeunir de deux siècles le Chedi de Sri Suriyothai, un monument construit à l'extrémité occidentale de l'île d'Ayutthaya. Selon lui, ce *chedi* tel qu'il est visible aujourd'hui appartiendrait au règne du roi Borommakot (1733-1758) et non pas à celui du roi Maha Chakraphat (1548-1569). Dès lors ce monument ne pouvait, bien entendu, recueillir les restes d'une reine morte deux cents ans plus tôt. Mais Piriya va plus loin puisqu'il semble mettre en doute, à la lecture des chroniques, l'existence même d'une quelconque reine Suriyothai en suggérant qu'il s'agit encore d'une production du XIX^e siècle destinée à fabriquer de l'histoire ancienne, à générer du patriotisme et à fonder l'idée du sacrifice de l'individu à l'État. Il termine cet article en démontrant que le dépôt (de fondation ?) du stūpa (une image du Buddha, deux stūpas miniatures, un reliquaire et ses ornements) date sans conteste du XVIII^e siècle et que les reliques présumées du Buddha qu'il contient furent sans doute rapportées de Sri Lanka par des moines revenus en 1756 à Ayutthaya (une partie de la fameuse mission siamoise envoyée en 1751 pour restaurer le Theravāda défailant).

Comme on peut facilement s'en douter, l'article de Piriya est d'une lecture plus que vivifiante. Sa méthode procède d'un vaste effort pour rajeunir l'histoire des monuments historiques de Thaïlande, non pas seulement d'Ayutthaya mais aussi de Sukhothai (ainsi le Phra Mahathat du Wat Phra Sri Mahathat de Sukhothai daterait de 1750 et non pas du règne de Lithai, 1347-1374). Mais, en dénonçant encore une sorte de « complot », Piriya se lance dans un débat qui risque d'être sans fin (mais bien du goût du grand public), peut-être parce qu'il a été maladroitement amorcé. On souhaiterait donc que ce grand historien de l'art revienne sur cet article, en particulier sur la partie « The architecture of the Chedi Sri Suriyothai », et donne plus de place aux documents visuels (plans et décor architectural) pour être plus convaincant.

François LAGIRARDE (EFEO)

Jean-Pierre PAUTREAU, Patricia MORNAIS et Tasana DOY-ASA, *Ban Wang Hai, un cimetière de l'âge du Fer en Thaïlande du Nord*, Chiang Mai, Silkworm Books, 2001, 138 p., 224 fig., et édition bilingue anglais-thaï, 2003, 249 p., 231 fig. [ISBN 9747551993, US\$ 29,94]

J.-P. Pautreau, P. Mornais et T. Doy-Asa présentent dans cet ouvrage les résultats de leurs travaux sur la nécropole de Ban Wang Hai (province de Lamphun) en Thaïlande du Nord, menés dans le cadre d'une coopération archéologique franco-thaïlandaise. L'étude de cet ensemble d'une trentaine de sépultures comble une lacune importante dans la connaissance des pratiques funéraires à l'Âge du Fer (premier millénaire avant J.-C.) dans cette région dont la préhistoire, d'une façon générale, est encore mal connue. L'ouvrage se divise en deux parties presque égales. La première est consacrée à une étude monographique du site et du matériel qu'il a livré, la seconde offre un catalogue – très utile pour qui veut faire des comparaisons – des sépultures, urnes funéraires, dépôts cendreaux et autres mis au jour au cours de plusieurs campagnes de terrain.

Après un historique des recherches menées sur le site, une étude de la stratigraphie révèle plusieurs épisodes d'occupation de la localité. La nécropole, objet principal de l'ouvrage, a été implantée dans des niveaux alluvionnaires remaniés par des activités agricoles. Le niveau archéologique renferme des trous de poteaux, des dépôts d'os brûlés ainsi que des céramiques Hariphunchai (fin du premier millénaire apr. J.-C. - début du second).